

Olga Efimovsky, *Il était une fois... Brunoy..., Quincy...,*, 1991

Danielle Beaune, N. Goloubeva-Monatkina

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Beaune Danielle, Goloubeva-Monatkina N. Olga Efimovsky, *Il était une fois... Brunoy..., Quincy...,*, 1991. In: Revue Russe n°5, 1993. pp. 95-96;

[https://www.persee.fr/doc/russe\\_1161-0557\\_1993\\_num\\_5\\_1\\_1804\\_t1\\_0095\\_0000\\_1](https://www.persee.fr/doc/russe_1161-0557_1993_num_5_1_1804_t1_0095_0000_1)

---

Fichier pdf généré le 30/03/2018

## NOUS AVONS LU AUSSI...

### Histoire et civilisation

Olga EFIMOVSKY, *Il était une fois... Brunoy..., Quincy..., Paris, 1991, 121 pages.*

Ce livre est consacré à l'histoire de l'Internat de Quincy, une des écoles russes organisées par la première génération d'émigrés de Russie en France entre les deux guerres. La princesse Irène Paley, la fille aînée du dernier fils de l'empereur Alexandre II « le Libérateur » — grand-duc Paul Alexandrovitch — loua à Brunoy, à 25 km de Paris, une petite maison où elle installa une « École de jeunes filles russes » pour les enfants des émigrés. En juillet 1925 les premières pensionnaires, onze fillettes, y furent accueillies et cette école devint une nouvelle branche de l'activité du Comité de secours aux émigrés russes fondé par la mère d'Irène Paley, la princesse Olga Paley.

En 1928 le comte Hubert Conquére de Monbrison offrit à l'École le « château » de Quincy qui, après de longs efforts, fut équipé pour devenir un pensionnat. En 1929 l'École est transférée à Quincy. Le château permit d'augmenter le nombre des pensionnaires qui y furent convenablement nourries, chauffées et qui reçurent une bonne éducation. Plusieurs professeurs furent invités, et chaque année une commission du Lycée russe de Paris venait contrôler le travail des pensionnaires et leur faisait subir des examens.

Les études étaient très rigoureuses, calquées sur un programme de lycée. Les enseignants étaient d'anciens professeurs nantis de titres scientifiques qui avaient fait partie du corps professoral des universités russes de Moscou, Odessa et Saint-Petersbourg. Certains d'entre eux avaient même des titres de doctorat délivrés par des universités étrangères (Berlin et Paris). Les devoirs étaient préparés sous l'œil de plusieurs surveillantes qui veillaient à la conduite et au langage des fillettes, qui leur faisaient la lecture des classiques dans

leurs moments de liberté, qui les accompagnaient dans leurs promenades. Les pensionnaires apprenaient à aimer la grandeur de l'ancienne Russie et la Russie en général. L'enseignement était donné en russe, mais elles apprenaient le français et, ensuite, l'anglais comme des langues étrangères. On initiait les élèves à la musique, à la danse, au chant, au sport. Les prêtres de la cathédrale Alexandre Nevski de la rue Daru étaient chargés de leur instruction religieuse.

Le budget de l'École était assez restreint, la crise des années trente se répercuta sur les difficultés financières de l'École. Aussi longtemps qu'elle put, l'École de Quincy continua d'assurer l'éducation des enfants. Mais devant l'augmentation des dépenses associée à la diminution des fonds récoltés, qui provenaient d'« amis-donateurs » durement touchés par la crise économique, la direction de l'École se tourna vers les écoles primaires du département, que les fillettes fréquentèrent à partir de 1934. Malgré les appels faits par la direction, aucune organisation internationale ou nationale n'a apporté la moindre contribution. Mais l'établissement ne fut fermé qu'à la déclaration de guerre de 1939.

Le but des fondateurs de l'École ne se limita pas à soustraire les enfants à la misère et au désespoir, mais s'orienta aussi vers la formation de leur caractère grâce à une éducation spirituelle sérieuse. L'Internat de Quincy recevait des enfants indépendamment de leur appartenance sociale ou religieuse. La majorité des élèves étaient de confession orthodoxe mais il y avait également des catholiques, des protestantes, des israélites et des mahométanes. Cependant, d'après la conception d'Irène Paley, ce n'était pas une école « laï-

que » ou « neutre », et les fondateurs tenaient à faire vivre les enfants dans la fraternité et le respect complet des enfants de cultes différents, estimant qu'il y a là un enrichissement et une expérience féconde, que la formation dans un milieu pluraliste rendrait les consciences religieuses plus fortes, en même temps qu'elles seraient préservées de l'ignorance mutuelle qui est à la source de toutes les intolérances. La princesse Irène Paley soulignait que la situation d'apatrides et d'émigrés des enfants obligeaient les fondateurs et les professeurs à leur parler de ce cataclysme qui bouleversait la Russie, dont ils essayaient de leur expliquer les causes et les manifestations avec

autant d'objectivité que possible : « Nous nous efforçons de leur ouvrir les yeux et l'esprit sur l'Univers ».

Ce livre, édité à compte d'auteur, est composé avec l'amour pour ce qui fut, par une « ancienne » de Brunoy-Quincy. Ce témoignage profondément admiratif est d'actualité aujourd'hui, aussi bien dans les recherches scientifiques sur l'émigration que dans le souci russe de trouver des modèles pour renouveler le système d'éducation scientifique obsolète.

Natalia GOLOUBEVA-MONATKINA  
Danielle BEAUNE

A. X. ХАЛИКОВ, *500 русских фамилий болгаро-татарского происхождения / Болгар-татар чыгышлы 500 рус фамилиясе*, Казань, изд. Казань, 1992, 192 p. [ISBN 5-85840-260-7].

Signalons à ceux qu'intéresse l'onomastique russe ce petit répertoire rédigé par l'historien du peuple tatar Alfred Halikov. Précédé d'un survol historique des relations entre les Tatares et les Russes du VI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècles, ce travail complète l'ouvrage de S. B. Veselovskij (*Ономастикон, Древнерусские имена, прозвища и фамилии*, М., Nauka, 1974) et celui de N. A. Baskakov (*Русские фамилии тюркского происхождения*, М., Nauka, 1979). Parmi les patronymes célèbres dont on retrouvera l'origine tatar, relevons Aksakov, Arakčeev, Axmatov, Bulgakov, Gogol', Godunov, Karamzin, Kočubej, Kurakin, Kutuzov, Raxmaninov, Timirjazev, Šaxmatov, Šeremetev, etc.

Mais attention. Dans la notion d'« origine tatar », l'auteur vise non seulement l'origine *linguistique* du nom (étymologie), mais aussi l'origine historique, voire *ethnique*. C'est ainsi qu'un nom parfaitement russe comme *Bloxin* est répertorié au motif que le personnage historique Ivan Bloxa fut un trans-

fuge de la Horde d'Or au début du XV<sup>e</sup> siècle. Faut-il comprendre que tous les *Bloxin* russes sont les descendants de ce *Bloxa*-là ? Plusieurs noms authentiquement russes se trouvent ainsi enrôlés derrière la bannière tatar. Il n'est pas jusqu'au prince Požarskij — qui l'eût cru ? — qui ne figure ici, parce que, précise Halikov, « il avait du sang tatar » (p. 14). On se doute que, dans ces conditions, la liste, déjà très accueillante, pourrait s'étendre encore. On regrettera donc que l'auteur ne distingue pas toujours entre l'histoire du nom et l'histoire des hommes qui ont porté ce nom, c'est-à-dire entre onomastique et généalogie. Ce sentiment est confirmé par la maquette de couverture, qui montre les portraits de dix-huit Russes célèbres, tous rattachés implicitement à leur « origine » tatar, de Suvorov à Pavlov, en passant par... Puškin, pourtant absent du répertoire.

Jean BREUILLARD